

NOTES DE LECTURE

De Boeck Supérieur | « *Politix* »

2015/1 n° 109 | pages 167 à 172

ISSN 0295-2319

ISBN 9782807300682

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-politix-2015-1-page-167.htm>

Pour citer cet article :

« Notes de lecture », *Politix* 2015/1 (n° 109), p. 167-172.

DOI 10.3917/pox.109.0167

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Notes de lecture

AVRIL (Christelle), *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, coll. « Corps Santé Société », 2014, 290 p.

Par Suzy BOSSARD

Clerf – Université Lille 1

Dans cet ouvrage, Christelle Avril prend pour objet le travail des aides à domicile, « ces femmes qui se rendent chez plusieurs personnes âgées par jour, pendant une heure ou deux chacune, pour y faire le ménage, la cuisine, les courses ou encore pour les aider à faire leur toilette ou à remplir des papiers » (p. 8). Nous suivons leur parcours et celui de leurs supérieures hiérarchiques, les relations qu'elles entretiennent avec les personnes âgées, leur rapport au travail et à l'emploi et les enjeux qui s'y nouent. Un « autre monde populaire », au travail spécifique et aux interactions denses, est mis au jour grâce à l'approche et à l'analyse originales de C. Avril. Les démonstrations dynamiques et minutieuses, reposant sur des va-et-vient constants avec le terrain, rendent la lecture tout à fait fluide.

Le livre, issu d'une enquête doctorale, est organisé en trois parties et douze chapitres. La première partie dresse un portrait général des aides à domicile et explicite le dispositif méthodologique. Ce dernier mêle une enquête ethnographique (deux ans d'exercice en tant qu'aide à domicile ; trois ans d'observation à découvert au sein d'une association d'« une ville moyenne de banlieue parisienne »), un travail statistique (à partir des chiffres des enquêtes Emploi de l'INSEE de 2003 et 2011 ; à partir des

dossiers des aides à domicile de l'association enquêtée), mais aussi une étude socio-historique retraçant l'histoire du secteur de l'aide à domicile et de l'association. Après avoir analysé les trajectoires – toutes précaires ou précarisées – des aides à domicile de l'enquête, C. Avril en fait émerger deux groupes fondés sur des « positionnements [...] concurrents dans le travail » (p. 103).

Les deux autres parties du livre sont consacrées aux processus de construction de ces deux groupes d'aides à domicile, qui donnent à voir une opposition racialisée entre un « elles » et un « nous » à l'intérieur d'un même monde populaire. L'auteure décrit ce qui vient créer, développer et renforcer deux « styles de féminité » à travers des conceptions différentes du travail, des socialisations et des manières de vivre divergentes. Celles qui se désignent par le « nous » apparaissent proches du petit patronat local, des « fractions stables des milieux populaires » et sont « entrées dans l'emploi d'aide à domicile selon une trajectoire professionnelle et sociale à la pente négative » (p. 94-96), une trajectoire de « déclassées autochtones ». Elles rejettent les tâches de soins et sélectionnent les cas « faciles » (les personnes les moins dépendantes) pour lesquels elles font principalement du ménage et des tâches physiques et matérielles considérées comme féminines. Leurs exigences et leurs alliances avec certaines responsables du personnel font qu'elles sont plutôt embauchées directement par l'association et ont plus souvent des horaires de travail « normaux » (*i.e.* en journée et en semaine, avec une pause à l'heure du déjeuner) et réguliers. Enfin, elles sont « blanches » et tiennent ouvertement des propos racistes, ce qui renforce leur opposition aux « autres » aides à domicile, celles qu'elles appellent les « noires » et les « arabes ».

Ces dernières constituent le deuxième groupe et sont l'objet de la troisième partie du livre. Elles ont deux types de trajectoires : celle de « déclassées mobiles » (« qui sont devenues vulnérables » et qui n'ont pas d'attache locale, p. 96-98) et celle de « promues » (« qui ont toujours été vulnérables » mais qui trouvent une stabilité avec l'emploi d'aide à domicile, p. 99-101). Elles se disent fières de leur travail et acceptent volontiers les tâches de soins et les « cas » difficiles. Elles constituent des alliées de poids pour la directrice de l'association qui prône ce mode de rapport au travail. Leurs situations de « pourvoyeuses de ressources pour leur entourage » (p. 194) les amènent à accepter toutes les missions : elles travaillent sur de larges plages horaires, « acceptent les remplacements de dernière minute, le travail le week-end ou le soir » (p. 193) et sont davantage en emploi direct avec les personnes âgées (en « mandataire »). Elles semblent avoir intégré la position d'exécutantes et l'auteure montre brillamment comment la direction leur impose des épreuves plus importantes qu'aux « blanches » dès le recrutement.

Cet ouvrage apparaît comme une contribution majeure à la sociologie des classes populaires en ce qu'il montre un « nouveau visage des couches populaires salariées » (p. 262) porté par le développement de l'aide à domicile. Si C. Avril « chausse les lunettes du genre et des relations interraciales » (p. 263), sa perspective est avant tout celle d'une compréhension des « milieux populaires » et non du changement social à l'œuvre en termes de rapports de genre et de race. Pourtant, même si la division sexuelle et raciale du travail n'est pas l'objet explicite de l'ouvrage, elle apparaît globalement reconduite et non pas subvertie dans ces emplois de service aux personnes. C'est l'un des résultats importants que l'on peut lire en filigrane. En outre, l'ouvrage met en évidence sur le plan empirique les effets ambivalents de ces emplois pour les femmes qui les exercent, entre assignation et émancipation. L'émergence de cette tension ouvre ainsi la voie à une approche plus systématique des leviers d'action des dominées dans l'intersection des rapports de domination.

MONJARET (Anne), PUGEAULT (Catherine), dir., *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS Éditions, 2014, 262 p.

Par Lucie JÉGAT

Centre Max Weber-ENS de Lyon

Que fait le sexe à l'enquête ? Et, inversement, que fait l'enquête au sexe ? C'est cette question qui guide cet ouvrage collectif dirigé par Anne Monjaret et Catherine Pugeault, en abordant la question du genre à travers un prisme original : celui du sexe et de sa place dans l'enquête anthropologique et sociologique. En privilégiant le terme de « sexe », les auteur·e·s entendent signifier leur intention d'observer à la fois la place du genre, en tant que construction sociale de la différence des sexes, et de la sexualité dans le travail d'enquête (cf. Descoutures (V.) *et al.*, *Sous les sciences sociales, le genre*, Paris, La Découverte, 2010).

L'une de ses originalités est d'offrir cet éclairage méthodologique non seulement à travers la recherche en train de se faire, en analysant des terrains récents, mais également en étudiant comment cette question a pu traverser l'histoire des disciplines concernées. Dans le chapitre préliminaire, les coordinatrices, ethnologue et sociologue, proposent une relecture d'anciens travaux sociologiques et anthropologiques afin d'identifier dans quelle mesure ceux-ci ont été structurés par le genre. Plus qu'un état de la littérature, c'est une analyse des pratiques de terrain qui se dessine. Les auteurs insistent sur la prise en compte des stéréotypes de sexe (ceux de la société étudiée comme ceux des enquêteurs et enquêtrices) dans la mesure où ils informent les conditions de production du savoir scientifique. Ce chapitre a également l'intérêt de mettre en lumière le rôle des femmes qui sont allées sur le terrain dès les années 1920 mais dont l'existence n'a été que rarement signalée : elles étaient supposées recueillir des données sur la vie des femmes et n'occupaient que des fonctions subalternes dans la conduite de l'enquête. Les auteures montrent également comment, jusque dans les années 1980, les sociologues peinent à voir le sexe autrement que comme une variable dérangement, une « distorsion » ou un biais statistique. Cette représentation entretient le maintien d'une parole au masculin neutre, où il n'est pas vraiment question d'enquêtrice mais plutôt d'un énigmatique enquêteur asexué.

La première partie de l'ouvrage s'intéresse au rôle du sexe dans la prise de contact et dans le maintien d'une relation de confiance. Les trois contributions sont toutes des réexamens genrés de la relation d'enquête sur d'anciens terrains. Ainsi, Isabelle Mallon montre comment son sexe, mais également son jeune âge, ont pu être des atouts pour maintenir une interaction féconde avec les personnes âgées en maison de retraite : ces qualités lui permettaient d'être associée au rôle de quasi-petite-fille, ou encore d'aide-soignante, et ont ainsi facilité une parole intime. Laurence Guyard propose une analyse réflexive de son terrain en consultations gynécologiques. Elle met de cette façon en lumière la façon dont son corps a pu jouer avec ou contre elle pour l'examen du discours médical : ayant à subir elle-même des visites gynécologiques, elle a pu vérifier, en les vivant, certaines hypothèses faites sur son terrain (par exemple, que les gynécologues ne reconnaissent l'existence de certains symptômes que lorsqu'ils ont reconnu la présence de facteurs de stress). Pierre-Noël Denieul décortique quant à lui la manière dont les déterminants sexuels, professionnels et culturels ont influencé sa posture de recherche. Il souligne à cet égard que c'est son statut d'étranger, plus que celui d'homme, qui a prévalu dans ses interactions avec les entrepreneures tunisiennes.

La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse à la façon dont les relations sexuées se manifestent au sein de l'enquête. Il s'agit ici de jouer sur les oppositions sexuées, les terrains non évidents, où le sexe de l'enquêteur ou enquêtrice peut représenter une difficulté. Tout l'enjeu est de montrer comment il est possible de « retourner le stigmaté » du sexe, non seulement pour accéder au terrain, mais également pour disposer d'éléments nouveaux qu'une personne intégrée dans une sociabilité homosexuée n'aurait pas eu les moyens d'analyser. Jasmina Stevanovic montre comment sa propre position sur le terrain (la marine marchande) lui a permis d'identifier les moyens dont disposent les femmes pour se créer un statut à bord (notamment par l'insertion dans le modèle hiérarchique en vigueur). Cette mise en scène de soi des enquêteurs et enquêtrices passe également par la justification des choix conscients de féminisation ou de virilisation de son apparence au moment dans l'enquête. Ainsi, Geneviève Pruvost, en travaillant sur la féminisation de la police, a été sommée, comme les femmes policières, de se viriliser (que ce soit dans l'habillement ou dans le discours). La réflexivité sur la présentation de soi permet également d'introduire la dimension politique de l'enquête, et ce à travers les choix faits en termes de « dissimulation » de ses opinions : comme le souligne G. Pruvost, « les sociologues doivent veiller à faire oublier qu'ils sont des intellectuels critiques » (p. 177).

La troisième partie pose la question du sexe en termes de pratiques sexuelles, en abordant les phénomènes de séduction et leur intervention au moment de l'enquête. Ainsi, Anne Saouter, en travaillant sur le milieu rugbystique, montre les difficultés que peut poser un contexte grivois : l'enquêtrice a notamment été mise à l'épreuve et a dû refuser des avances afin de maintenir sa respectabilité scientifique. Les deux autres terrains se situent eux sur un terrain explicitement sexuel : Philippe Combessie se propose d'analyser les formes de pluripartenariat dans un contexte dit « libertin », quand Sylvie Bigot s'intéresse aux escort-e-s et à leurs clients. Ce thème de la sexualité pose la question de la gestion de la relation de séduction dans l'enquête mais également de l'implication personnelle des chercheur-e-s, sommé-e-s de répéter leur neutralité, si ce n'est leur adhésion, vis-à-vis des pratiques de leurs enquêté-e-s.

Si la focale mise sur le terrain laisse de côté l'analyse des effets de genre dans le choix de l'objet d'étude comme dans le travail d'élaboration des hypothèses et d'écriture, cet ouvrage présente un grand intérêt méthodologique et réflexif, notamment parce qu'il articule les dimensions sexuées et sexuelles avec les appartenances d'âge, de classe et de race.

CONNELL (Raewyn), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014, 288 p., avec une postface d'Éric Fassin. Édition établie par Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, traduction partielle par C. Richard, C. Garrot, F. Voros, M. Duval et M. Cervulle de *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 2005 [1995].

Par Jean ZAGANARIIS

École de Gouvernance et d'Économie de Rabat

Si Raewyn Connell, professeure de sociologie à l'Université de Sydney, est connue depuis le milieu des années 1980 comme l'une des instigatrices de ce qu'on appelle aujourd'hui les *masculinity studies*, son ouvrage majeur *Masculinities*, initialement

paru en 1995, a dû attendre près de vingt ans pour faire l'objet d'une traduction – malheureusement partielle puisqu'elle ne concerne que quatre chapitres sur dix – en français. Cette publication a eu lieu peu après l'organisation d'un colloque sur les masculinités à l'EHESS, auquel a participé l'auteure. Dans un entretien publié dans la revue *Contretemps* (« Masculinités, colonialités et néolibéralisme », septembre 2013), R. Connell est revenue sur le contexte politique à partir duquel elle a posé les bases de son travail. Elle y indique que c'est à partir des revendications autochtones qui ont commencé à se faire entendre à Sydney dans les années 1970, de l'essor des luttes féministes, ainsi que du militantisme LGBT lors de l'apparition du sida ou bien encore des mouvements pacifistes contre la militarisation de la société, qu'elle a eu envie de questionner politiquement les formes dominantes de masculinités, notamment celle des « hommes » « blancs » et « hétérosexuels ».

Dans le deuxième chapitre de la traduction française, intitulé « L'organisation sociale de la masculinité », l'auteure déconstruit la prétendue universalité de la masculinité et invite à tenir compte des structures sociales où les identités se construisent : « Plutôt que tenter de définir la masculinité comme un objet (un type naturel de personnalité, une moyenne comportementale, une norme), nous devrions nous concentrer sur les processus, les rapports et les relations qui construisent le genre. La "masculinité", s'il était possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture » (p. 65). Les masculinités se construisent de manière inventive et processuelle mais pas désordonnée ou autonome. Elles s'inscrivent dans ce que Kimberlé Crenshaw appelle « l'intersectionnalité », c'est-à-dire les interactions entre les rapports de genre, de « race » et de classe (« Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », in Bartlett (K.), Kennedy (R.), eds, *Feminist legal theory*, Boulder, Westview, 1991). Elle souligne ainsi que : « Les masculinités des hommes blancs sont construites en lien non seulement avec les femmes blanches mais aussi avec les hommes noirs » (p. 71). Cela conduit ensuite l'auteure à proposer une typologie des masculinités, dont sa fameuse « masculinité hégémonique », définie non pas comme « un type de personnalité figé et invariant » ou un « système » dominant mais comme « la masculinité qui est en position hégémonique dans une structure donnée de rapports de genre, une position sujette à contestation » (p. 73). Cette typologie tient compte des relations entre masculinité et féminité mais aussi entre les différents comportements masculins, qui peuvent être ceux des femmes (notamment « *butches* » – lesbiennes au look masculin), des hommes ou des trans. On peut regretter au passage que « transsexuel » ait été traduit par l'expression « transsexuelle ». Le fait de parler de « transsexuels » ou de « transsexuelles » pour nommer les personnes transidentitaires, c'est-à-dire les personnes ayant fait leur transition FtM (Female to Male) ou MtF (Male to Female) revient à reprendre pour argent comptant un langage socialement construit par le corps médical. La plupart des personnes transidentitaires se nomment elles-mêmes des « trans » et refusent le terme « transsexuel » (Espineira (K.), Thomas (M.-Y.), Alessandrin (A.), dir., *La transyclopédie. Tout savoir sur les transidentités*, Paris, Des Ailes sur un Tracteur, 2012). À côté des « masculinités hégémoniques », constituées par une minorité d'individus capables d'atteindre les standards normatifs, il y a « les masculinités complices » qui légitiment les masculinités prépondérantes sans forcément les réaliser pleinement au sein de leurs pratiques, les « masculinités subordonnées », incarnées notamment par les gays et leurs positionnements à l'égard de l'hétéronormativité, et les « masculinités marginalisées » soumises à la violence des normes dominantes, notamment dans des contextes postcoloniaux.

La dernière partie de l'ouvrage, à partir du cinquième chapitre, est composée de trois autres textes publiés entre les années 1990 et 2000. Fondés sur une approche empirique retraçant, par le recours à des entretiens semi-directifs, les trajectoires biographiques des personnes, notamment leur entrée en sexualité, ou bien faisant parler les enquêtés des pratiques sexuelles qui leur procurent du plaisir, pour penser celles-ci en relation avec les pratiques de prévention contre le sida, l'auteure cherche à saisir la dimension genrée du rapport que les corps ont à l'égard de la médecine et de la maladie, en déconstruisant les visions stéréotypées des groupes à risque. L'auteure y souligne qu'« un groupe comme celui des "hommes homosexuels" est ainsi traité comme un ensemble indifférencié, dont on parle comme si son identité sociale elle-même était une des causes de la maladie » (p. 167). Les dernières pages évoquent les composantes masculines du management néolibéral ainsi que l'apport des « théories du Sud » (*Southern theory*) pour penser les pratiques de genre au sein des pays anciennement colonisés.

Si la diffusion des travaux de R. Connell au sein du monde universitaire français est très louable, on aurait aimé en savoir plus sur la façon dont celle-ci se positionne par rapport à des travaux ultérieurs sur les questions de genre, notamment ceux de Judith Butler, brièvement citée, ou Teresa de Lauretis et Eve Kosofsky Sedgwick. Ces éléments auraient peut-être gagné à être insérés au sein de l'introduction, conjointement à certains propos indiquant la façon dont ces auteures ont pu également réceptionner, utiliser (ou pas), voire réagir de manière critique à l'égard de ces différentes masculinités élaborées par R. Connell ? La démarche sociologique de Connell pose également certaines interrogations. De quelle façon ses propos au sujet des trajectoires biographiques se situent-ils à l'égard d'autres travaux se référant à ce type d'analyse ? Quelles sont les éventuelles analogies entre la défragmentation typologique des masculinités élaborée par R. Connell et l'approche idéal-typique de Max Weber, visant à construire des formes pures à partir de l'observation empirique de cas singuliers et à les penser à travers leurs connexions causales. Il aurait été d'ailleurs intéressant de pouvoir accéder dans cette édition française au texte de R. Connell publié en 2005 dans *Gender & Society*, où elle revisite avec James Messerschmidt le concept de « masculinité hégémonique » (Connell (R. W.), Messerschmidt (J.), « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender & Society*, 19 (6), 2005). Peut-être d'autres traductions à venir éclaireront-elles ces questions ?

Les textes de Connell s'inscrivent également dans les enjeux politiques du contexte au sein duquel ils sont traduits et auxquels participent, d'une manière ou d'une autre, les importateurs de ce savoir. Il n'est d'ailleurs pas anodin qu'Éric Fassin évoque dans sa postface les liens entre les propos de Connell à l'égard du néocolonialisme et les thèses sur la « blanchité », notamment celles qui se construisent socialement aux États-Unis ou en Europe. Si les références à l'intersectionnalité ont une valeur heuristique et si les genres gagnent à être abordés à partir de pratiques sociales évolutives et non figées, les rapports Nord/Sud ainsi que les rapports hétéros/gays peuvent aussi être pensés avec la même démarche interactionniste employée par Connell pour rendre compte des rapports homme/femme autour des masculinités. L'approche hybride des luttes politiques qu'elle évoque dans le dernier texte semble d'ailleurs avoir beaucoup plus d'interconnexions avec les propos de Judith Butler sur la formation de « coalition » qu'avec les apories culturalistes et différencialistes de certaines études postcoloniales, notamment telles qu'elles sont réceptionnées en France (Bayart (J.-F.), *Les études postcoloniales, un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010). Si l'on évoque souvent les figures de l'altérité culturelle ou de la différence socio-historique, on peut aussi objectiver les mixités sociales effectives au sein des approches sociologiques s'inscrivant dans l'intersectionnalité